

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2025
Dossier de presse

DameChevaliers – Caro Geryl, Adèle Haenel Voir clair avec Monique Wittig

Théâtre des Bouffes du Nord
Du mercredi 8 au dimanche 12 octobre

DameChevaliers – Caro Geryl, Adèle Haenel Voir clair avec Monique Wittig

Durée estimée: 55 minutes. Première française

Théâtre des Bouffes du Nord	8 – 12 octobre
	Mer. au sam. 20h, dim. 16h 8 € à 25 € Abo. 8 € à 20 €

Conception, mise en lecture et écriture Adèle Haenel d'après les textes de Monique Wittig, Sarah Ahmed, Audre Lorde, Adrienne Rich, Elsa Dorlin. Design sonore Caro Geryl. Musique du spectacle DameChevaliers – Caro Geryl, Adèle Haenel. Dramaturgie et création lumière Gisèle Vienne. Production et diffusion Anne-Lise Gobin, Camille Queval – Alma Office. Administration et diffusion Cloé Haas, Clémentine Papandrea.

Le Théâtre des Bouffes du Nord et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en partenariat.

Avec une émotion assumée, DameChevaliers plonge dans *La pensée straight* de Monique Wittig, la voix et le son riviés sur l'avenir. À géométrie variable, le collectif œuvre à soutenir les militantes et militants, et à explorer l'émotion née de l'action politique collective.

Monique Wittig a profondément marqué la pensée contemporaine en dévoilant les fondements politiques du langage et en interrogeant la construction de l'universel à travers le prisme de l'oppression de genre. Après la lecture musicale de *Le Voyage sans fin* de Monique Wittig, le collectif DameChevaliers – composé notamment de la batteuse et musicienne Caro Geryl et de la comédienne Adèle Haenel –, s'empare du recueil culte *La pensée straight* de l'autrice, figure majeure du Mouvement de libération des femmes (MLF) et du lesbianisme radical, et pionnière des études de genre. En dialogue avec Monique Wittig, DameChevaliers met le feu au centre de la scène, le feu autour duquel on se réunit pour discuter, réfléchir et inventer un autre monde. Artistes, spectateurs et spectatrices se retrouvent à la nuit tombée, le temps d'un spectacle pour réfléchir ensemble. Dans le soulagement palpable d'un espace-temps en marge du monde, se déploie la pensée qui redresse et décuple la puissance de chacune et chacun. Dans le cercle de paroles, les émotions s'emmêlent en nous pour y voir clair.

THÉÂTRE
DES BOUFFES
DU NORD

Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com
06 62 87 65 32
Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com
06 29 79 46 14

Théâtre des Bouffes du Nord

Myra – Rémi Fort, Lucie Martin
myra@myra.fr
01 40 33 79 13

Tournées

Les 24 et 25 novembre 2025, Festival, Théâtre de la Croix Rousse (Lyon)
Les 4 et 5 février 2026, CDN d'Orléans
Le 11 avril 2026, Mons (Belgique)

Aujourd'hui, Monique Wittig (1935-2003) revit. On lit et on relit Wittig. On l'écoute aussi dans des lectures en commun. On parle Wittig. On est fan. On construit une communauté politique. Tout ça, grâce à la transmission par des militantes, amies de Monique Wittig attachées avec ténacité à faire vivre « cette mémoire lesbienne, cette culture alternative, on pourrait dire cette sous-culture », selon les termes d'Adèle Haenel, qui tient à cette généalogie. Au sein du groupe féministe DameChevalier, celle-ci contribue à porter Wittig dans le présent. C'était le cas pour sa relecture musicale, en 2022, du Voyage sans fin pièce de théâtre de 1985 compagnie de Nadège Beausson Diagne, Caroline Géryl et Suzette Robichon. C'est encore le cas aujourd'hui pour *Voir clair avec Monique Wittig* rassemblant une communauté éphémère sous la forme du cercle – un cercle de parole pour réunir les gens dans un même présent.

Elisabeth Lebovici

La pensée straight n'est pas du théâtre ni un roman, mais un recueil d'articles exposant la pensée de Wittig, écrits parfois à 20 ans d'intervalle. Comment mettre en spectacle la théorie ?

Adèle Haenel : Pour moi ce spectacle est une flèche qui va tout droit. On est là, dans la pénombre, à essayer d'y voir clair, de comprendre ce qui nous arrive. L'émotion qu'on cherche dans ce spectacle, c'est à la fois la puissance haletante des histoires qu'on raconte autour du feu, sur le modèle du conte, et l'émotion de comprendre que ce qu'on est en train de comprendre peut changer notre vie. Nous pensons le spectacle comme un moment suspendu de réunion pour une communauté éphémère de gens qui sont plongés dans le monde actuel, et qui vont y retourner directement après. Ce qu'on vise c'est que les personnes ressortent avec la sensation de mieux comprendre, d'être plus en capacité d'affronter le monde. Vu que de jours en jours les espaces où se réunir sont de plus en plus attaqués, que l'espace public est vendu à la découpe pour les intérêts privés, que les riches se bunkerisent et que se réunir devient de plus en plus difficile, on n'a pas le temps, on va direct au cœur de ce qui fait sens pour nous, on pointe là où on pense que sont les leviers politiques. Si je me suis attaqué à *La pensée straight*, c'est parce que la puissance déflagratoire de ce livre a changé ma vie et celles de beaucoup d'amies autour de moi.

Comment mener cette « somme de la transformation par les mots » (selon Wittig) jusqu'aux corps qui partagent le temps et l'espace de la performance ?

Adèle Haenel : Le spectacle est construit autour de l'émotion parce que pour moi la compréhension est avant tout une émotion qui se manifeste par une sensation physique de joie. C'est pour ça que l'aspect sensible du spectacle – la musique, la lumière – sont au cœur du projet. Parce que ce qu'on vise c'est l'émotion *pour* comprendre mais aussi l'émotion de comprendre. C'est un voyage. Avec Caro Géryl, on a composé des morceaux qui viennent s'entremêler à la manière dont je vais essayer de partager ce que j'ai compris du texte de *La pensée straight*, pourquoi ça me touche, etc. Pour que la théorie passe par un corps qui fait de cette théorie une histoire.

Comment avez-vous procédé ? Avez-vous fait un montage ou un découpage des articles ? En avez-vous choisi un seul ?

Adèle Haenel : J'ai du mal à parler sans m'adresser à quelqu'un. C'est l'intention de vouloir dire qui fait que je me jette dans une phrase, en espérant être comprise à la fin. On raconte le livre *La pensée straight* comme on raconterait un conte. Sauf que dans ce conte on ne parle pas de prince charmant mais au contraire de contrainte à l'hétérosexualité et que les bonnes fées s'appellent Monique Wittig, Sara Ahmed, Audre Lorde, Elsa Dorlin, Adrienne Rich... Ce qui est important pour moi c'est que le spectacle soit très simple à comprendre car le fait que la théorie en général ait l'air *inaccessible* est une des manières dont se manifeste la domination de classe. Donc rendre claires les choses complexes est en ce sens une tentative de désamorcer les phénomènes d'auto exclusion qui peuvent exister par rapport à un ouvrage théorique.

La pensée straight établit l'hétérosexualité comme régime politique et fait du langage, un « cheval de Troie » pour le démantibuler.

Adèle Haenel : Monique Wittig pense la manière dont la langue collabore à un système politique. La manière dont les féministes et les queers notamment questionnent la grammaire genrée par l'introduction du pronom iel par exemple, s'inscrit dans le même travail que celui mené par Monique Wittig. Ça me frappe de voir à quel point, alors que je suis acquise à l'idée de transformer le langage, ces nouvelles catégories de langage, parce qu'elles ne m'ont pas constituée depuis l'enfance, ne sont pas immédiatement fluides à l'usage pour moi. Cette non fluidité, cette non évidence d'emploi, fait partie de la force de ces nouveaux pronoms qui fait achopper le rythme fluide de l'évidence hétérosexuelle naturalisée.

Quel dispositif scénique pour l'accompagner ?

Adèle Haenel : *Voir clair* c'est un peu le dernier stade du théâtre avant la réunion syndicale. Sur le plateau, on fait un cercle et on met le feu au centre. On est dans la forêt, un espace en marge du monde, d'où on perçoit au loin les bruits de la ville, les chiens, les trains. On sait qu'on est juste dans une sorte d'enclave éphémère à deux pas de la vie quotidienne et c'est là, dans l'urgence et le besoin de

se retrouver, qu'une communauté éphémère se compose, réfléchit. Bientôt on va repartir dans le monde et essayer d'y lutter pour la défense d'espaces vivables. Pour le dire plus précisément : on va essayer de s'organiser pour lutter contre le fascisme masculiniste et l'usage de la violence d'État au service des intérêts capitalistes privés.

Dans le contexte que nous vivons, un lieu d'espoir ?

Adèle Haenel : L'espoir c'est déjà une expérience au présent. C'est possible de faire advenir un monde juste et viable pour toutes à partir de celui-ci. Je pense qu'un des enjeux de la théorie féministe est de clarifier le terrain de l'action. Le féminisme est un projet politique d'émancipation pour 99% de la société. Nous considérons le patriarcat comme une structure sociale extractiviste – c'est-à-dire qui a pour objet d'extraire du capital à partir de la mise au travail du vivant – insérée dans la structure extractiviste du capitalisme. Le féminisme est donc une lutte contre toutes les politiques de cruauté qui sont mises en œuvre pour organiser le système économique dans lequel nous vivons et qui repose sur la création et l'entretien de la pauvreté généralisée pour permettre l'accumulation de richesses d'une minorité. L'angle politique féministe croise donc d'autres luttes politiques comme la lutte décoloniale, la lutte contre l'exploitation au travail et l'exploitation de la nature. L'ensemble de ces approches politiques se croisent et pointent les leviers d'action sur lesquels il faut peser ensemble afin de faire bouger le système.

Propos recueillis par Elisabeth Lebovici, juillet 2025.

Prendre la mesure d'une résistance citoyenne transnationale contre le génocide en Palestine.

La guerre de l'Etat d'Israël contre Gaza est une politique de destruction massive, mais aussi une politique de cruauté. Il ne s'agit plus seulement de produire des discours qui qualifient certaines populations de criminels, d'ennemis ou d'"animaux" ; il s'agit de produire des cadavres. Le spectacle du génocide nous sidère, mais la destruction n'est pas la fin de tout : elle initie de nouvelles façons de gouverner, et partout dans le monde, bien au-delà de Gaza, de nouveaux sujets dévitalisés, sidérés, paralysés. Qu'on le veuille ou non, la scène se joue à trois: les tueurs, les tués, et les spectateurs. Nous autres, spectateurs, devenons une population réduite à se percevoir, dans la honte et la rage, comme impuissante – prise en son point le plus fragile : la sensibilité à l'obscène, mêlée d'effroi et de fascination ; puis une désensibilisation progressive à ce même spectacle. Cette politique de la cruauté cherche à détruire l'imaginaire, à l'enfermer dans l'abjection, à rendre incapable d'envisager un futur. Elle vise nos liens, notre capacité d'attachement. Elle nous isole les individus, rend suspect tout mouvement d'empathie, et intimide toute critique par des menaces tacites mais parfaitement claires. Elle crée un monde où l'appartenance politique se négocie dans un consentement par défaut – un consentement par absence de réaction à la souffrance exhibée. Un pacte implicite de gouvernement. Ce silence a de multiples formes: statu quo institutionnel, justification, terreur brute, dégoût, brouillage des responsabilités (« qui fait quoi, et pourquoi ? »), flou cognitif – dont la propagande russe a fait un art (« quelle importance que ce soit vrai ou non ? »). Il ne s'agit pas seulement de cacher les crimes et de rendre la souffrance invisible. Ce qui doit rester invisible, cette fois, c'est aussi notre réaction à cette souffrance. Les petites lâchetés auxquelles on nous accule et on nous habitue : ce sont précisément elles qui permettent la mise en place du fascisme. Notre désir puissant de sens, de dignité et de courage, c'est cela qui effraie les génocidaires et leurs collaborateurs : le fait que le courage encourage le courage.

Bien sûr il n'y a pas que Gaza dans le monde : la guerre déchiquète ailleurs et beaucoup – plus parfois, et dans une plus grande indifférence. Mais depuis deux ans, le spectacle de la destruction à Gaza nous est montré en même temps qu'on nous demande de ne pas le nommer, ni nous en indigner, ni y reconnaître notre responsabilité en tant que membre de pays occidentaux qui arment l'Etat d'Israël et cautionnent ses crimes. Cette contradiction nous asphyxie et nous ampute comme sujets – face à Gaza mais aussi face à tout le reste du monde et de la vie. C'est pourquoi le silence nous regarde.

La Flotille Global Sumud, constituée d'une cinquantaine de bateaux qui ont vogué en mer vers Gaza, répondait directement à ce dispositif. Elle a dénoncé haut et clair, au nom du droit international. Mais surtout, elle a agi dans un autre registre : celui du corps. En montant sur un bateau, en franchissant la mer, ils et elles, citoyens du monde entier, ont pris le temps du corps et se sont exposé au danger d'une traversée sous la menace de l'armée israélienne. Leur action pacifiste et humanitaire est tout à fait légale. Le danger vient de la seule impunité octroyée au gouvernement Israélien. Nous aurions beau jeu de nous moquer du geste, amateur. En attendant, ils ont mis en jeu leur vulnérabilité pour répondre à la vulnérabilité massacrée d'autrui. Ils ne se sont pas donné en spectacle : ils ont retourné le spectacle ! Ils lui ont opposé un contre-spectacle, où les gens ne sont pas réduits à leur devenir-cadavre potentiel et leur être-spectateurs muets. Ils y sont allés, ils ont fait, et ont rappelé la possibilité qui nous est toujours donnée de nous lever, à l'échelle minuscule de chacune de nos vies. Car répondre par des corps à ce qui est fait à d'autres corps garde ouvert l'horizon d'un monde commun.

Cette obstination résonne avec d'autres gestes qui, ces dernières années, ont transformé la Méditerranée en scène de résistance. Alors que les frontières de l'Europe se militarisent et se ferment, des citoyens du sud global les bravent en prenant la mer, affirmant leur droit égal à un futur, à une vie digne. Contre ces politiques migratoires mortifères, des citoyens européens ont affrété des bateaux de sauvetage. Aujourd'hui, citoyens du sud et du nord ont embarqué ensemble dans une flottille exclusivement financée et organisée par des dons privés à travers le monde, en amitié entre toutes les religions et les croyances. Plus de sauvés ni de sauveurs: seulement des gens qui y vont de leurs corps pour briser le mécanisme de la cruauté. Leur geste se nourrit du courage des habitants de Gaza, toujours debout et qui, dans la faim et les bombardements, organisent au sud de l'enclave la solidarité envers ceux qui fuient encore une fois Gaza City, entièrement évacuée et « nettoyée » dans le feu. Face à cette destruction, une riposte pacifiste, humanitaire, transnationale et populaire a grossi sous la forme de la flottille. C'est une contre-politique de l'empathie, qui s'engage dans le rapport de force sur le terrain du sensible, en affirmant que nous pouvons refuser l'impuissance et la honte, et que nos corps peuvent se relier à ceux de Gaza, en apprenant de leur tradition de persévérance comme résistance : le « sumud » – désormais boussole globale.

Or cette action n'a trouvé qu'un faible écho médiatique. Les départs de bateaux ont rarement été racontés, ou alors réduits à des initiatives marginales, naïves, narcissiques, vouées à l'échec. Comme si l'on cherchait à minorer ce qui déplace pourtant profondément la logique imposée. « Cela ne changera rien. Les cargaisons seront confisquées, les participants seront arrêtés ». Mais persister à agir malgré tout n'est pas de la naïveté : ce type d'action démasque l'architecture du pacte du silence. Le ridiculiser, le qualifier d'utopique, c'est prolonger la sidération – en plaçant le raisonnable du côté de l'impuissance. La position de neutralité est un matériau conducteur de la cruauté.

Nos gouvernements qui refusent d'agir contre le génocide depuis deux ans, refusent aussi maintenant d'agir pour protéger les citoyens et les citoyennes pris en otage en Israël, qui se sont embarqués, au nom de la dignité humaine, pour pallier à leur faillite.

Malgré tout, la Flotille Global Sumud a brisé la sidération et redonné souffle à l'imaginaire. La mission humanitaire est parvenue dans les eaux territoriales de Gaza sans pouvoir distribuer l'aide. Elle a été arrêtée avant cela, ses membres kidnappés et détenus par l'armée d'Israël. Mais elle a produit une scène politique – que chacun et chacune peut, à chaque niveau et à chaque place, choisir de rejoindre.

La réussite de nos luttes contre les fascismes est une expérience en mouvement, c'est sa réalité quotidienne qui est déjà une réussite

Lu le 8 octobre lors de la première par Adèle Haenel, Nawel Ben Kraiem et Shanti Mouget après une minute de silence et un chant partagé par Awa Ly.

Aux côtés de Carina Amarouche, Chirinne Ardakani, Nawel Ben Kraiem, François Chaignaud, Francesca Corona, Alice Diop, Rabih Ferrouki, Nacira Guénif, Florence Heskia, Germain Louvet, Awa Ly, Chowra Makaremi, Shanti Mouget, Mohamed Najem, Julie Pellegrin, Céline Sciamma.

Tribune signée par plus de 2000 personnes. Liste des premiers signataires, publié dans Télérama et L'Humanité le 24 septembre 2025 :

Swann Arlaud (comédien), Judith Butler (philosophe), Kaouther Ben Hania (réalisatrice), Carolina Bianchi (metteuse en scène et performeuse), François Chaignaud (chorégraphe), Grégoire Chamayou (philosophe), Antoine Chevrollier (réalisateur), Francesca Corona (directrice artistique), Angela Davis (philosophe), Emmanuel Demarcy-Mota (metteur en scène), Virginie Despentes (écrivaine), Rokhaya Diallo (autrice, réalisatrice), Alice Diop (réalisatrice), Mati Diop (réalisatrice), Penda Diouf (autrice et metteuse en scène), Elsa Dorlin (philosophe), Eva Doumbia (autrice et metteuse en scène), Dominique Eddé (écrivaine), Annie Ernaux (écrivaine), Sepideh Farsi (réalisatrice), Mame-Fatou Niang (professeure des universités), Hassen Ferhani (réalisateur), Hélène Frappat (écrivaine), Verónica Gago (philosophe), Joana Hadjithomas (artiste, réalisatrice), Arthur Harari (réalisateur), Khalil Joreige (artiste, réalisateur), Kiyemis (poète), Ariane Labed (actrice et réalisatrice), Mélissa Laveaux (autrice, compositrice), Aïssa Maïga (actrice, réalisatrice, scénariste, productrice), Guslagie Malanda (comédienne), Chowra Makaremi (anthropologue au CNRS), Catherine Malabou (philosophe et professeure de philosophie à l'Université de Californie à Irvine), Maguy Marin (chorégraphe), Phia Ménard (jongleuse, performeuse, chorégraphe et metteuse en scène), Noémie Merlant (actrice et réalisatrice), Dorothée Munyaneza (chorégraphe, danseuse et musicienne), Marie NDiaye (écrivaine), Olivier Neveux (professeur d'études théâtrales à l'ENS de Lyon), Rachid Ouramdane (chorégraphe), Verena Paravel (cinéaste, anthropologue), Joël Pommerat (metteur en scène), Séphora Pondi (comédienne), Paul Preciado (philosophe et écrivain), Lia Rodrigues (chorégraphe), Elias Sanbar (écrivain), Céline Sciamma (réalisatrice), Rita Laura Segato (anthropologue), Benjamin Seroussi (commissaire), Adam Shatz (écrivain), Maboula Soumahoro (Black History Month Association), Justine Triet (réalisatrice), Jasmine Trinca (actrice et réalisatrice), Virgil Vernier (réalisateur), Gisèle Vienne (chorégraphe et plasticienne), Eyal Weizman (directeur de Forensic Architecture), Maud Wyler (comédienne).

DameChevaliers

DameChevaliers est un collectif artistique féministe, à géométrie variable, notamment composé de Caro Geryl, Adèle Haenel, Gisèle Vienne, Nadège Beausson-Diagne et Suzette Robichon. Leur travail scénique explore les liens entre genre, langage, émotion et émancipation, en s'inspirant notamment des écrits de Monique Wittig. À travers des formes performatives, le collectif cherche à soutenir les actions militantes et à interroger les effets sensibles de l'engagement politique collectif, tout en proposant une réflexion critique sur les normes sociales et les structures de pouvoir.

Adèle Haenel

Adèle Haenel est comédienne, formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Au théâtre, elle collabore avec Gisèle Vienne, dont elle interprète les spectacles *L'Étang* (2020) et *Extra Life* (2023), tous deux présentés au Festival d'Automne à Paris. Elle est également cofondatrice du collectif féministe DameChevaliers, avec lequel elle mène des recherches scéniques autour des liens entre langage, pouvoir et luttes collectives. En 2022, elle crée avec Caro Geryl le *sound design* et la musique de la lecture de *Le Voyage sans fin* de Monique Wittig à la Maison de la Poésie. Au cinéma, elle joue notamment dans *120 battements par minute* (Robin Campillo, 2017), *La Fille inconnue* (Jean-Pierre et Luc Dardenne, 2016) ou *Portrait de la jeune fille en feu* (Céline Sciamma, 2019). Depuis 2020, elle concentre ses activités dans le champ du spectacle vivant.

Caro Geryl

Caro Geryl est batteuse professionnelle depuis 2007. À partir de 2015, elle développe une activité de compositrice et productrice. Elle collabore avec Annika Grill (*Chromatics*) et compose pour le documentaire *South Africa / Chromatic Portraits* de Nathalie Masduraud et Valérie Urréa. Elle suit une formation en musique à l'image avec Didier Goret, Jacques Bastarello et Didier Falk. En 2022, elle crée avec Adèle Haenel le *sound design* et la musique de la lecture du *Voyage sans fin* de Monique Wittig à la Maison de la Poésie. Elle est membre du collectif féministe DameChevaliers et développe ses projets au sein de Beaumensnil Music. Comme batteuse, elle a accompagné Emel Mathlouthi, Pomme, Jeanne Cherhal, Lisa Li Lund, We Are Knights, entre autres, et enregistré pour Canine, Camille Hardouin ou Annika and the Forest.